

Le château de Bevaix

Visage du pays.

C'est de la lisière de nos riants villages agricoles que les yeux vivants des maisons, petites ou grandes fenêtres, regardent passer les beaux hivers. C'est de là qu'ils voient s'enorgueillir les pommiers et frissonner, avant que l'orage n'éclate, les petites fleurs des champs en immenses et touchants cortèges.

Dans les soirs transparents, tous ensemble, ces yeux lumineux brillent dans le noir et disent au lointain promeneur : « Voyez, nos vieilles maisons sont ici depuis longtemps groupées ; leurs murs tiennent bien ; ils se serrent sous leurs petites vagues de toits solidaires. Les chicanes et bavardages sur le voisin qui courent en sourdine devraient vite au son des cloches, pour se purifier, entrer au temple le dimanche. »

L'ambiance des chambres étroites des hommes d'un village possède une même chaleur reconnaissable. Qu'on le veuille ou non, le village est toujours, dans notre subconscient, la famille du plan supérieur, la famille utile au pays et forte parce que nombreuse. Avez-vous déjà songé à cela en regardant dans la nuit le ruban scintillant des lisières de nos villages neuchâtelois ?

Mais laissons là les ténèbres et transportons-nous par une journée ensoleillée à la lisière sud du village de Bevaix.

Lorsque vous montez le chemin qui, après avoir longé le lac, contourné le Moulin et laissé à gauche la ferme du Bataillard, passe devant cette paisible et vieillotte façade du château de Bevaix entouré de prés fleuris courant vers le rivage, songeriez-vous à cet impétueux Vauban, à ce maréchal de France qui dans tout polygone voyait surgir une forteresse ?

Pourtant, ce pourfendeur de Vauban, ce diable d'homme à cuirasse, à perruque, à face large et luisante — qui avait fait cent quarante sièges, soufflé à l'oreille royale d'inventer la croix de Saint-Louis et couvert les Flandres de fossés, de tourelles, de mâchicoulis, de trappes, de ponts-levis, de potences et de créneaux d'où l'on vous envoyait dans la frimousse toute une quincaillerie, tout un attirail de boulets, d'eau bouillie, de poix et de pots de confitures qui vous tombaient juste dans l'œil — avait enrichi un Neuchâtelois, le père de Pierre et d'Esther Jeanjaquet qui, précisément, allaient donner grand air au château de Bevaix.

Les « de Jeanjaquet », famille éteinte.

De même qu'aujourd'hui, nos entrepreneurs de bonheur public, de caravan-sérails et de gratte-ciel amassent des richesses, les entrepreneurs de jadis suivaient Vauban au flair, à la piste. Ils amassaient les leur en édifiant murailles rébarbatives, infernales meurtrières et forteresses inexpugnables dont Louis XIV et son finaud Louvois étaient fort orgueilleux.

S'il est inconcevable qu'à côté de ses mémoires et de ses traités de stratégie, Vauban, homme de feu, s'il en fut, ait pu écrire un ouvrage intitulé *Mes Oisivetés*, il est explicite qu'une partie des sonnants louis d'or que lui coûtèrent sa pétulance, ses fortifications et le port de Dunkerque, se soient donné rendez-vous dans la poche d'autrui ! Autrui, pour une fois, serait-il un alerte maçon, un porte-mortier de Couvet, devenu officier et ingénieur du roi de France ?

Pierre Jeanjaquet avait ainsi réuni la plus belle fortune que l'on connût au pays. Il était devenu intendant des forêts et des bâtiments du prince en 1687 et avait été anobli, en 1695, par la duchesse de Nemours, Marie d'Orléans, cette fée Carabosse au nez Bourbon, à noire mantille et au tic nerveux qui lui faisait dire « non » de la tête surtout lorsqu'on lui demandait une faveur.

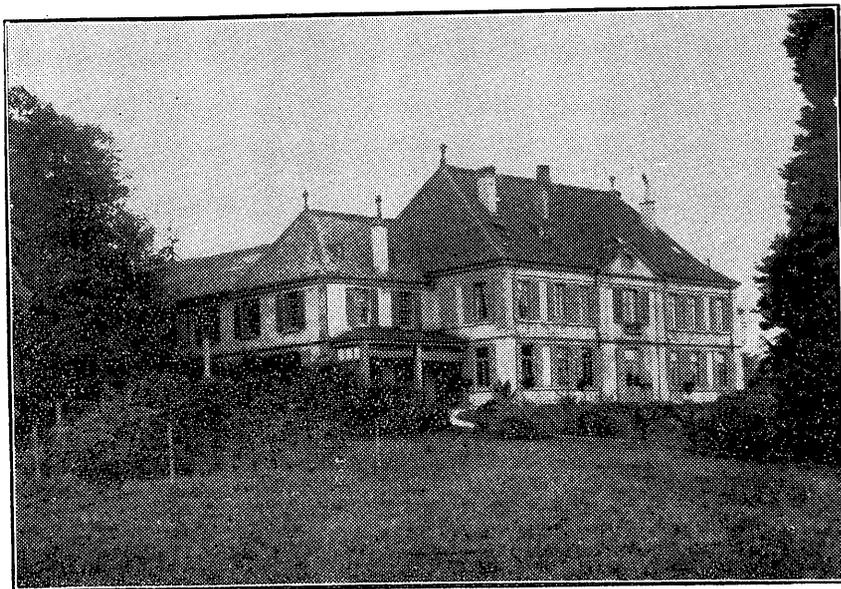
Jeanjaquet, allié à Isabelle Sandoz, devenu conseiller d'Etat en 1709, mourait en mars 1713, ayant reçu des villes de Genève et de Neuchâtel, pour services rendus, un vase et une aiguière d'argent. Son fils, Pierre Jeanjaquet, que la *Biographie neuchâteloise* confond avec le père, avait recueilli un riche patrimoine. Il était devenu lui-même membre du conseil de ville de Neuchâtel et avait épousé, en mai 1719, Marguerite de Chambrier, fille du conseiller d'Etat et châtelain du Landeron.

Les dames trouvaient Jeanjaquet beau comme le jour. Il portait un élégant habit de velours bleu brodé d'or. La dentelle légère de manches à larges revers faisait ressortir la blancheur d'une main effilée dont les doigts couraient sur les violons. En un clin d'œil, son regard brun vous déchiffrait *Lully*. C'était là gentilhomme à laisser longtemps dans quelque bahut dormir son armure. On l'a peint à côté d'une mappemonde comme s'il eût pu faire en un éclair au galop de son coursier le tour de la terre. Celui qui, en 1717, fixe ses traits sur la toile pour nous les transmettre, est Alexis-Simon Belle, artiste fort à la mode aux cours de France et d'Angleterre.

En 1713 et 1720, les époux Chambrier-Jeanjaquet consacrent de fortes sommes à la constitution d'un fonds devant servir, chaque année, à l'habillement de quatre pauvres du village de Couvet, moyennant qu'ils soient de l'endroit. On devait choisir de bonnes étoffes de ratine grise. Le surplus de l'intérêt servirait à l'achat de souliers. Cette institution de charité, qui exista jusqu'en 1786, était mentionnée dans les registres sous le nom de *Chambre grise*.

Souvent ceux qui paraissent le plus favorisés du sort nous quittent avant l'heure. Pierre Jeanjaquet, six mois après son mariage, six années à peine après le décès de son propre père, meurt sans laisser de postérité. On l'enterrait à Neuchâtel, le 21 octobre 1719.

De son vivant, soit en 1714, il avait, et c'est ce qui nous intéresse, acheté de l'hoirie du chancelier Emer de Montmollin, par-devant le notaire



Une magistrale façade Louis XIV.
Le château de Bevaix, vu du côté du lac.

Bonvespre, une grande maison flanquée de granges et d'écuries avec cour et fontaine, jardin et verger, le tout entouré de murailles. Faisaient partie du domaine quelques terres et un autre immeuble avec caves et pressoirs de l'autre côté du chemin tendant à Châtillon.

Mais déjà cette branche de la famille Jeanjaquet était éteinte. Qui allait recueillir son magnifique patrimoine ? Tandis que Marguerite Chambrier, fort belle femme dont on retrouve le portrait au château, avait épousé Pierre Jeanjaquet, Esther, sœur de ce dernier, s'était unie, en 1711, à noble Frédéric Chambrier. Comme de légers volants sur des raquettes, Chambrier et Jeanjaquet s'envoyaient des conjoints.

C'est Esther Jeanjaquet, héritière universelle de son frère, qui hérite le domaine et la grande maison appelée communément château de Bevaix et dont la construction avait commencé en 1718. Avec son époux, elle se met en devoir d'y amener de riches améliorations. C'est de cette époque que date — façade nord — les armes Chambrier et Jeanjaquet avec le millésime « 1722 » au tympan du fronton de la cour d'honneur.

Mais Esther de Chambrier-Jeanjaquet ne songe point qu'au confort de sa propre maison d'été à Bevaix ou à celui de sa maison de ville au Coq d'Inde. Elle pense aux pauvres, aux déshérités et donne, en 1720, cinq mille livres pour créer à Neuchâtel une maison d'orphelins, maison de discipline et de charité. C'est cette fameuse fondation, par elle instituée, qui, en 1723, est augmentée d'une douzaine de mille livres, produit d'une loterie, puis de dons divers. Enfin, peu après la construction de la bâtisse vint s'ajouter, en 1733, la belle et importante fortune de J.-J. L'Allemand. On sait que cette ancienne Maison des Orphelins devint, en 1875, l'hôtel municipal de Neuchâtel.

En furetant dans une vieille maison.

A l'élégant fronton de cette vaste demeure devait répondre, sans décevoir, l'harmonieux décor de l'intérieur.

De Lombardie, plus spécialement de Bergame, ancien centre d'industrie lainière, de tissage de lin, de chanvre et de soie, montaient vers l'Europe, en franchissant les Alpes, des tapisseries à trame de fil écriu et à chaîne de laine sur



Pierre de Jeanjaquet † 1719.

Membre du grand conseil de la ville de Neuchâtel.

(Portrait exécuté par Alexis-Simon Belle, peintre des cours de France et d'Angleterre.)

lesquelles d'habiles artistes florentins et flamands venaient peindre d'exquis paysages rustiques. Ces toiles de dimensions ajustées aux panneaux ou parois de riches gentilhommières, tenaient enclose une douce chaleur et coûtaient moins que les éblouissantes tentures des royales manufactures de France.

Le grand salon carré du château de Bevaix qui, le soir, s'éclairait aux bougies, est aujourd'hui encoré tapissé de ces délicieuses toiles de Bergame aux multiples scènes de pêche encadrées de hauts lambris et dont nous reproduisons deux panneaux. Cette pièce aux fenêtres ouvertes sur les jardins était jadis somptueuse salle à manger. Dans une fontaine intérieure qui subsiste, une eau fraîche jaillissait de la gueule d'un brochet, sautant joyeuse dans sa vasque de pierre.

Sur cette salle, qui pouvait contenir cinquante convives chamarrés, douairières

ou jolies femmes à corsages pointus, décolletés à souhait, s'ouvrait une volière où s'ébrouaient des oiseaux rapportés d'îles lointaines, de voyages aventureux ou acquis à prix d'or dans les foires.

De la même salle, le regard plongeait à l'extérieur dans un clair vivier et suivait les méandres saccadés de fringantes truites prisonnières. Des fenêtres s'ouvrant à l'ouest, les yeux se posaient sur un jardin à la française — aujourd'hui disparu — et dont les serpentins de buis couraient vers Saint-Aubin.



Esther de Jeanjaquet alliée Chambrier † 1744.

Fondatrice de la Maison des orphelins de Neuchâtel.

Une allée de marronniers centenaires enchevêtrant leurs branches et semblant se concerter pour étouffer mieux les paroles échangées à leur ombre, s'étendait à droite. Ces grands arbres qui existent encore avaient précisément ouï les propos de Montmollin et de ses amis, partisans du roi de Prusse, lorsque après la mort de Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, en 1702, M. de Conti voulait arrondir ses terres en sa qualité de testamentaire héritier de son cousin l'abbé d'Orléans.

D'une famille à l'autre.

Les Chambrier sont originaires de Traves, dans le comté de Bourgogne. Ils s'établissent à Neuchâtel au XV^{me} siècle et y acquièrent le droit de bourgeoisie.

On trouve leur nom écrit indifféremment : Le Chambrier, de Chambrier ou



Tenture de toile de Bergame au salon du château de Bevaix.

Peinture d'artistes itinérants. Sujet champêtre.

simplement Chambrier. Le roi de Prusse, Frédéric I^{er}, confirme en 1709 l'ancienne noblesse de cette famille et l'immatricule dans le corps de celle de ses Etats.

A Esther Jeanjaquet, décédée en 1744, survit son mari Frédéric de Chambrier qui ne s'éteint qu'en 1760, ayant été membre des Conseils de ville, de la Chambre économique des biens d'Eglise, président de la Maison des Orphelins, maître-bourgeois, banneret durant dix-neuf ans et avoyer des Compagnies de mousquetaires et fusiliers. Il est aussi juge pour l'Ordre des bourgeois aux Trois-Etats de Neuchâtel.

Chambrier aménage à ses frais la promenade du Crêt, place des bancs au bord du lac et établit une salle d'écriture. Son carrosse à quatre chevaux et sa livrée sont les premiers que l'on voit à Neuchâtel.

De son mariage avec Esther Jeanjaquet étaient nés trois fils : Henri, Pierre et Jean-Frédéric.

Henri est officier au service de France et meurt sans postérité en 1784. Pierre, décédé la même année que son père, est juge pour l'Ordre de la noblesse aux Trois-Etats. Son épouse, Henriette de Chambrier, lui donne un fils, Frédéric,



Tenture de toile de Bergame au salon du château de Bevaix.

Sujet de pêche, époque Louis XIV.

plus tard baron de Chambrier, qui vit de 1753 à 1826, allié Mercier puis Chaillet d'Arnex. Nous reviendrons à ce personnage, car c'est à lui et à sa sœur Julie de Chambrier que le château de Bevaix revint par la suite. A qui échet-il d'abord ?

Le « capitaine à la jambe de fer ».

C'est au troisième fils des Chambrier-Jeanjaquet, à Jean-Frédéric, capitaine en Hollande, que passent d'abord la maison du Coq d'Inde et le château de Bevaix.

Après avoir servi comme enseigne dans le régiment de Hirzel au service des Etats généraux, il est nommé sous-lieutenant au siège de Tournai, en 1745. Blessé deux ans plus tard comme capitaine au régiment suisse de Chambrier, au siège de Berg-op-Zoom, il doit quitter le service. La haute chirurgie et les progrès de la science sont encore, à l'époque, assez rudimentaires. On ampute aussi à tour de bras.

Berg-op-Zoom, petite place forte bâtie par le fameux Cœhorn sur un renflement du sol dominant la coulée de la Zoom, non loin d'un bras de mer qui fut

jadis estuaire de l'Escaut, avait été, comme Bois-le-Duc et Bréda, fort souvent assiégée, prise et reprise: C'est pourtant l'assaut de 1747, commandé par le général français de Löwendal, qui marque dans ses annales.

Chambrier avait vu sa jambe se recourber et se raccourcir à la suite de sa blessure. Il gagne, à cet épisode des guerres de Succession, une jambe de fer, un système d'allonge pesant dans la balance de l'honneur et de l'héroïsme neuf à dix livres.

Aujourd'hui, les destinées de cette ancienne place fortifiée se sont modernisées. En effet, tandis qu'au temps lointain de guerres interminables, on y cueillait, en marmelade, des milliers de guerriers de « génie », c'est aujourd'hui par millions, dans des parcs aménagés, qu'on n'y cueille plus que des... huîtres ! Grandeur et décadence ? Ou à tout prendre, l'ostréiculture vaut-elle la stratégie ?

Rentré au pays, Jean-Frédéric de Chambrier, célibataire, capitaine pensionné des Etats généraux, se retire au Coq d'Inde. En été, au château de Bevaix. Il y entretient plusieurs chevaux auxquels il s'intéresse. Ses amis viennent l'aider à se consoler d'une inaction sans grand charme parce que loin des mousquets et des horions.

On fait, en automne, à la lueur des flambeaux, avec Jacobel, de Bellevue, ou des voisins, devant la cheminée du salon où flambent de vieux troncs d'arbres, de sympathiques parties de trictrac. Durant de longues heures chaudes, pendant que rouleront les dés, le nez saillant du capitaine, formant lame de scie avec un menton pointu, se promènera sur les triangles flammés rouge et or de la boîte de laque grande ouverte.

Le « capitaine à la jambe de fer », dont nous reproduisons une silhouette, survécut à Henry, son frère aîné.

A son propre décès, en 1799, ses biens, y compris le délicieux château de Bevaix, passent à ses neveu et nièce — enfants de Pierre indiqué ci-dessus — soit au baron Frédéric de Chambrier et à sa sœur Julie.

Nouvelle génération fidèle au vieux toit.

Julie de Chambrier qui ouvrait, sous des sourcils arqués, de grands yeux intelligents et portait un bonnet de dentelle blanche aux attaches nouées sous le menton, après de longues années de célibat volontaire, devait devenir la tante originale, amusante par son vif esprit et par des habitudes démodées pour les générations montantes.



Jean-Frédéric de Chambrier,
surnommé le « capitaine à la jambe de fer »,
blessé au siège de Berg-op-Zoom, en 1747.

Tandis que son frère Frédéric, qui avait été cadet au régiment suisse d'Ep-tingen, puis officier au régiment de Castella au service de France, était rentré des armées pour s'intéresser activement au bien public, aux œuvres de charité et devenir, chez nous, une personnalité en vue, sa sœur le secondait de son mieux. Elle passe ses étés au château avec la famille de ce dernier, époux de Jeanne-Marie Mercier, de Chardonne, au pays de Vaud. Leurs deux jeunes fils, Frédéric et Alexandre, égayaient la solitude de Julie de Chambrier qui, tout en économisant ses piécettes, recommandait que les enfants ne fissent point la culbute dans le ruisseau à source vive, sautillant dans le jardin. Elle fut pour ses deux neveux, qui perdirent leur mère en bas âge, un précieux soutien, grâce à sa stricte économie et à sa sage administration.

Bien qu'elle eût tenu, envers et contre tout, à se rendre de Bevaix en ville, non pas dans l'élégant cabriolet du château, mais de préférence sur un char à bœufs qu'elle conduisait en personne, elle n'en avait pas moins été à deux doigts d'épouser le célèbre banquier de Paris et agent financier du roi de Prusse, Denis de Rougemont de Löwenberg, qui fut un temps propriétaire de l'hôtel Du Peyrou, appelé dès lors Palais Rougemont. Que fussent devenus les pacifiques bœufs de la ferme privés de la joie de revoir souvent « tante Julie » ? La vie au château, en été, était pleine de doux charmes et de soleil. De nombreux familiers, parents et amis, venaient y bavarder. N'y faisait-on pas autour du clavecin de l'excellente musique ?

A Bevaix jadis.

Julie de Chambrier était aussi fort appréciée des gens du village auxquels elle s'intéressait. Quelle était à ce moment-là la population du lieu ?

Dans sa *Description de la Juridiction de Bevaix*, parue en 1801, Matthey-Doret, de la Brévine, y faisant l'histoire des routes de cette région, celle du village, du territoire, des Prises, de Vauroux, de Derrière-Moulin, du Châtelard, de l'Abbaye, de la Tuilière ou de Châtillon, n'oublie point la population qu'il dit s'élever, entre 1791 et 1800, à 608 âmes, dont 460 sujets de l'Etat et 148 étrangers. D'après lui, les registres accusent pendant ces dix ans des chiffres qu'il n'est pas indifférent de noter en passant.

Matthey-Doret, prénom Moïse, soit par naïveté charmante, soit afin de donner à son texte une allure technique, y désigne le joli sexe sous une appellation quelque peu cavalière. Ce ne serait là que péché bénin s'il ne divisait, pour corser son affaire, vivants et morts en fractions. Il s'exprime comme suit : « Mariages : 50, c'est par an 5 mariages. Naissances : mâles 99, femelles 89, ensemble 188, soit $18 \frac{4}{5}$ naissances. Morts : mâles 70, femelles 58, ensemble 128, soit $12 \frac{4}{5}$ morts. »

Il constatait en somme que le chiffre des naissances dépassait de soixante unités celui des morts. Mais tout ce monde n'était pas resté à Bevaix; il avait essaimé dans les environs. D'autres observations, il résulte qu'en un siècle, soit de 1700 à 1800, la population de Bevaix s'est accrue d'un tiers.

Frère et sœur. Collatéraux.

Julie de Chambrier, en décidant de demeurer fidèle et modeste compagne de son frère, incarne dès lors ce rôle caractéristique de la vieille demoiselle de jadis, sur le théâtre effacé mais si souvent glorieux de l'intimité et du dévouement familial.



Camille de Chambrier, née de Pury.
(1797-1868)

Son frère était devenu conseiller d'Etat en 1792. C'était homme ouvert et cultivé. Il était attaché au département des Mines, à Berlin, et commissaire des bâtiments. Le roi l'élevait à la dignité de chambellan en 1802. Remarié plus tard à Rose de Chailet d'Arnex, il mourut en 1826 sans autre postérité que celle de sa première union.

Le château, après avoir été copropriété du « capitaine à la jambe de fer » et de son neveu Frédéric de Chambrier-Mercier, appartient à Frédéric de Chambrier et à ses sœurs, Julie et Henriette, indivisément. Comme Julie survécut à son frère et à sa sœur, les deux parts de ce bien se trouvèrent à nouveau réunies. A sa mort, elle légua le château au second de ses neveux, Alexandre de Chambrier-Pury, conseiller d'Etat et maire de Valangin. Disons, en passant, que le frère de Chambrier-Pury, *Frédéric-Alexandre*, est conseiller de la légation de Prusse près la Confédération helvétique, promoteur de la Chambre d'assurance contre l'incendie, de la Caisse d'épargne et de la première Académie. Conseiller d'Etat, procureur général, membre de la Commission d'éducation, il est président du Conseil d'Etat, le 1^{er} mars 1848. C'est à lui que l'on doit l'*Histoire de Neuchâtel et Valangin jusqu'à la maison de Prusse*.

Il meurt quelques semaines après l'insurrection de 1856 qu'il avait désapprouvée et avait été adopté par son parent, Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, le seul « Neuchâtelois » qui fut gouverneur de la principauté.



Alexandre de Chambrier-Pury.
(1788-1861)

Mais revenons à Alexandre de Chambrier-Pury qui hérite de sa tante le château de Bevaix en 1843.

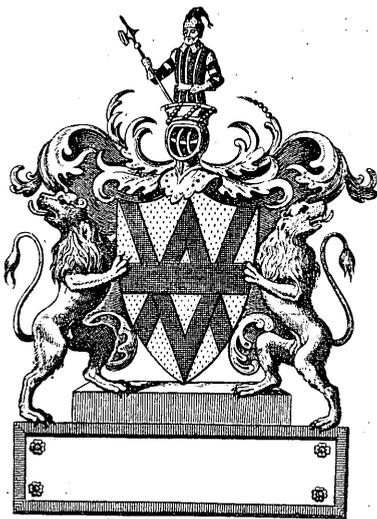
Chambrier-Pury.

Officier de milice, maire de Valangin, puis Conseiller d'Etat, il exerce les délicates fonctions de président du Corps législatif et fait partie du Tribunal souverain. Il dresse inventaire des innombrables pièces d'archives du greffe de Valangin. Des vingt-trois volumes manuscrits qui composent le répertoire des arrêts du Conseil d'Etat, il en rédige lui-même neuf, pour 1707 à 1796, qu'il offre au gouvernement.

Transféré avec ses collègues au château de Neuchâtel, le 2 mars 1848, parce que fidèle au serment prêté, Chambrier est remis en liberté avec eux et son frère, le 13 avril.

Il rassemble une abondante bibliothèque. Ses volumes s'ornent de son ex-libris dont nous reproduisons un exemplaire. Il classe les archives particulières de sa famille qui avait fourni non moins de douze officiers au service de France, des ambassadeurs dans les grandes capitales, des chambellans, un gouverneur.

M. Samuel de Chambrier, notre contemporain, a tiré parti quelquefois déjà de cette collection de documents originaux, source qui — s'agissant des événe-



Ex-libris de Chambrier
tiré d'une collection d'ex-libris de famille.

ments de 1707, période encore mal connue — se révèle précieuse. Notre génération n'imagine-t-elle pas trop volontiers que l'histoire du pays commence en 1848 ? Or, même pour ceux qui souhaitent une application des principes démocratiques au terrain de l'économie, le passé antérieur à la révolution renferme plus d'enseignements, par les exemples à suivre ou à ne pas suivre, que souvent l'histoire de la République.

Trois fils de distinction.

Chambrier et son épouse, Camille de Pury, fille de Charles-Albert, baron de Pury, conseiller d'Etat, eurent la joie de voir s'ébattre autour d'eux dans le vieux parc du château de Bevaix où ils venaient passer de longs étés, leurs cinq enfants, dont deux filles demeurées célibataires, et trois fils. Ces trois frères bien connus plus tard des Neuchâtelois,

Alexandre, allié Courvoisier, Alfred, allié de Sandol-Roy, et James, allié de Sandoz, devaient former un faisceau d'esprits intéressants.

Alfred de Chambrier, professeur d'histoire aux auditoires de Neuchâtel et à l'Académie dont il fut le recteur, fonde et rédige le *Courrier de Neuchâtel*, en 1857. Il collabore au *Musée neuchâtelois* et à la *Bibliothèque universelle*. James, historien et fin observateur, publie *Marie-Antoinette*, *Rois d'Espagne* et *Rois catholiques*, *Un peu partout*, *La Cour et la Société du Second Empire*, *De Sébastopol à Solférino*, *Second Empire: Entre l'apogée et le déclin*, *Avant et après Sadowa*, *Dernières années*, *La fin*.

Les ouvrages anecdotiques de James de Chambrier, qui a campé des portraits curieux et narré des intrigues prises sur le vif, paraissent avoir été mieux accueillis à Paris qu'à Neuchâtel où l'esprit du moment ne brillait guère par sa dialectique.

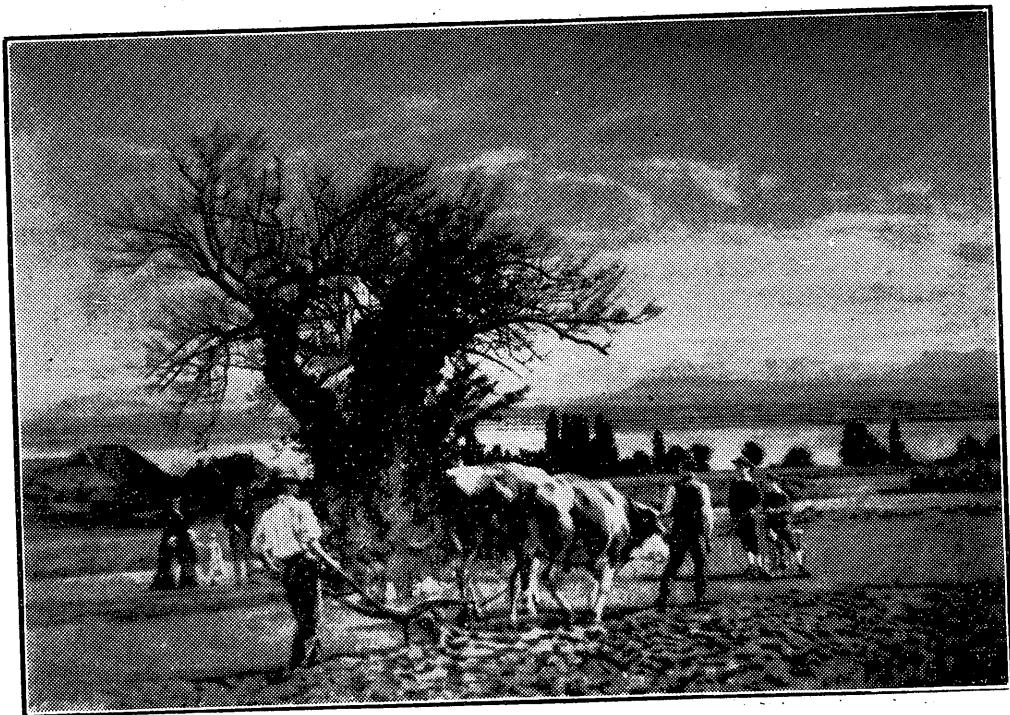
Ceci dit du second et du troisième des fils d'Alexandre Chambrier-Pury, quelques mots de leur frère aîné, Alexandre de Chambrier-Courvoisier, puisque c'est à lui que passe le château de Bevaix qu'il augmente d'un domaine voisin, appelé :

« Le Bataillard. »

Le nouveau maître de céans fait du château sa demeure habituelle.

Homme actif, ancien membre de la Commission des forêts et domaines de l'Etat, après un séjour au Brésil dans la maison de tabac des Meuron, et de retour au pays, il crée dix-huit hectares de terres labourables gagnés sur le marais, au moyen de vingt-quatre kilomètres de drainages souterrains. Pourquoi donc ce domaine, au cœur duquel se dressent une ferme et ses dépendances dans un coquet bouquet d'arbres, s'appelle-t-il « Le Bataillard » ? D'où vient ce nom belliqueux dans cette paix des champs ?

« Le Bataillard » était un poirier à cidre ayant vu passer vingt générations. C'était un vieillard six fois centenaire à l'ombre duquel l'état-major des Suisses



« Le Bataillard », ancien poirier sauvage, aujourd'hui disparu,
datant des guerres de Bourgogne.

(D'après une toile de Jules Jacot-Guillarmod, au château de Bevaix, reproduite dans l'ouvrage récent consacré à cet artiste par M. William Ritter.)

s'était abrité, en 1476, avant la rencontre de Grandson. La population rurale professait de lointaines superstitions à son égard et on le croyait divinement protégé. Pour la dernière fois, en 1876, lorsque l'on fêta le quatrième centenaire de Grandson, il s'était couvert de fleurs. Après qu'Alice de Chambrier l'eut chanté, il s'affaissait, perclus, le 28 décembre 1900. Un granit taillé marque encore aujourd'hui son emplacement.

Jules Jacot-Guillarmod peint « Le Bataillard ». Quartier-la-Tente en avait reproduit une toile conservée au château et sur laquelle vient récemment d'attirer l'attention l'excellent ouvrage de M. William Ritter, consacré à l'artiste.

Le nouveau maître des lieux, type du gentilhomme campagnard qui ne craint point de travailler la terre, éprouve une grande joie à rendre fertiles et riches les terrains jadis improductifs du « Bataillard ». Président du Conseil général de Bevaix, membre de la Société académique, il consacre ses loisirs à des publications techniques sur la tourbe et ses utilisations industrielles ou agricoles, sur l'ensilage du maïs, la fertilisation des terres exondées, l'emploi des scories phosphoreuses dans les vignes, le phylloxéra, la comptabilité agricole et l'apiculture. Avec sa femme, Marie Courvoisier, excellente historienne à ses heures, il vit pour sa terre qu'il aime de tout son être.

Sa nièce, Alice de Chambrier, fille d'Alfred, le poète délicat qui habitait une jolie maison voisine et qui souvent venait au château, n'a-t-elle pas, elle aussi,

donné de profonds témoignages d'attachement à ce coin de terre et à son cher village ?

A la conservation du château, Alexandre de Chambrier vouait aussi sa sollicitude.

Respect des souvenirs.

Malgré sa simplicité d'allure et son train de ferme, Alexandre de Chambrier honora toujours la mémoire de cette imposante lignée de soixante-dix Chambrier qui, avec trente autres personnages, dans leurs magnifiques cadres anciens, vous fixent attentivement des yeux lorsque vous parcourez à l'étage cette immense galerie de dalles rouges, aux fenêtres à guillotine, unique dans le canton de Neuchâtel.

Et pourquoi n'eût-il pas éprouvé, même au cœur d'un régime d'institutions modernes, cette considération due, à juste titre, à toutes les émouvantes traditions de l'honneur ? Pourquoi eût-il blâmé le célèbre Rigaud d'avoir peint divers portraits de membres de sa famille faisant encore partie de la collection du château ? Eût-il eu quelque motif de renier le don que fit jadis Frédéric le Grand — de son propre portrait — à Jean de Chambrier, son ambassadeur à Paris ?

Aujourd'hui, le château, enfoui dans son délicieux nid de verdure et de grands arbres, est habité par son fils, M. Jean de Chambrier-Portalès, agronome comme lui. Ce dernier, ancien député au Grand Conseil, a su maintenir, comme ses prédécesseurs, l'ambiance exquise et l'intimité charmante de cette vaste maison, regorgeant de souvenirs.

En pénétrant, au rez-de-chaussée, dans une chambre de repos à hautes tentures et au lit à rideaux d'indiennes de Boudry, à l'étage, dans la pièce centrale, délicieux salon bleu où dansent les rayons du soleil et d'où l'on aperçoit par-dessus l'étang du jardin creusé par les « Bourbakis » hospitalisés au château en 1870, la campagne qui fuit vers le rivage, en parcourant cette magistrale galerie antique qui, aux grandes occasions, sert encore de salle à manger, on pénètre le lointain mystère de mille peines et de mille joies aujourd'hui silencieuses.

Dans la salle de billard, dont le parterre est aussi dallé de grosses briques rouges du pays, l'on voit encore une vieille selle de Saumur, beau travail français de cuir blanc.

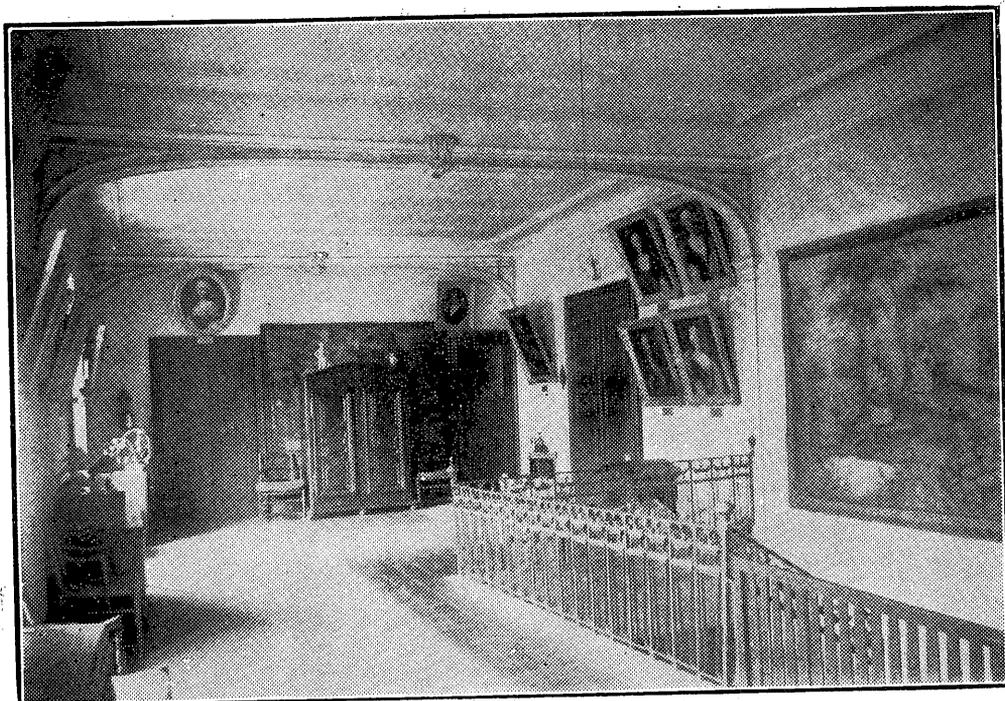
Près d'une vétuste malle de voyage, cloutée, aux armes des dauphins de France, auprès d'un orgue de 1707 d'où l'on tire encore des flots d'accords aigrets et flanqué d'un lutrin qui offre à votre archet la page ouverte d'une édition jaunie de Lully, vous vous demandez si l'élégante vie de jadis ne s'est point, d'un coup de baguette de fée, arrêtée là soudain.

Détrompez-vous.

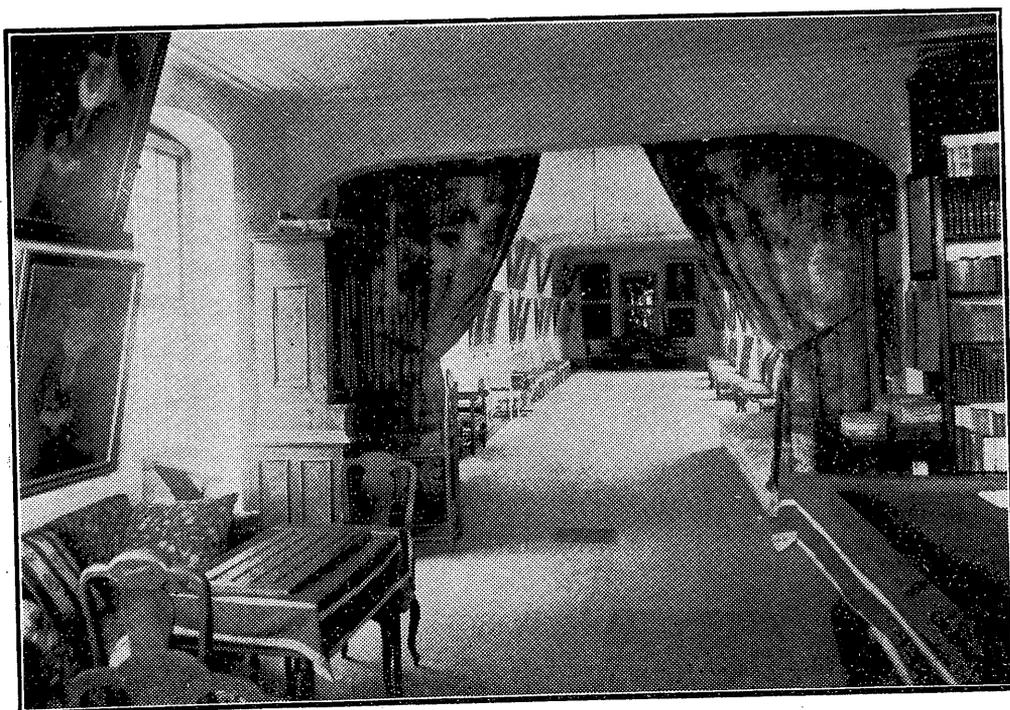
Cette ravissante maison de campagne Louis XIV, aux ailes symétriques, aux somptueuses balustrades de fer forgé, aux larges poutres et aux urnes de style qui couronnent sur les pignons l'unité remarquable de cette belle et pure architecture française, est bien vivante.

Pourvue du confort moderne sans dommage pour son harmonie classique, elle est entretenue avec goût et minutie par la maîtresse de céans.

Le grand Vauban était mort dix ans avant que ne commençât la construction du château de Bévaix. Une tradition orale affirme pourtant qu'il en dessina les plans. Si, ce qui est indiscutable, cette maison s'inspire de la fin de son époque,



Vestibule du château de Bevaix.



Galerie Louis XIV, au parterre de briques rouges.

P A T R I E N E U C H A T E L O I S E

il est heureux qu'en mémoire de ce grand constructeur et pour la paix universelle... l'on ait oublié d'y prévoir pont-levis, tourelles et créneaux !

On sait que Bevaix n'a aucun port aménagé pour la batellerie à vapeur. Lorsqu'on s'y rend par le lac, il faut débarquer à Cortailod ou à Chez-le-Bart. Le château a son port particulier pour barques et canots privés; ses petites estacades, pourvues de cabines de bain, ajoutent à l'agrément de ces lieux champêtres.

[14 et 21 juin 1934.]